

gauche, les radicaux peuvent difficilement céder d'avantage. Il faudrait leur forcer la main. Qu'à cela ne tienne ! Les bandes réactionnaires s'agitent jusqu'à se livrer à un coup de force le 6 février 1934. Et le 7 février, le gouvernement radical, Daladier en tête, capitule devant les bandes fascistes. La réaction va chercher Doumergue, un vieux radical expert d'ailleurs dans l'art de la trahison, pour le hisser au pouvoir et sous sa houlette, le Parti radical s'entend encore une fois avec la pire réaction dans l'Union nationale au chevet de la « mère malade ». Cela a continué sous Flandin et cela continue aujourd'hui sous Laval. *Aujourd'hui, le Parti radical tend une main à la bourgeoisie en participant au gouvernement des décrets-lois et immobilise de l'autre les travailleurs par le Front populaire.* Qui trahira-t-il ? Certainement pas la bourgeoisie.

Par sa structure, par ses hommes dirigeants, le Parti radical est lié à la grande bourgeoisie, il est un des moyens du capitalisme, celui qui lui fut le plus utile tant que le régime démocratique (élections, parlement...) permettait un fonctionnement stable du régime. Parti lié au capitalisme, on ne trouve pas un seul scandale et peu d'affaires où des radicaux ne soient compromis. L'affaire Stavisky a montré combien de radicaux, et non des moindres, avaient fricoté. Les gens de droite qui ont crié au scandale, dira-t-on, sont aussi pourris ? D'accord, Mais ce n'est pas de l'indignation que nous voulons soulever chez celui qui lira cette brochure. Nous voulons lui faire comprendre que le Parti radical se place, comme les partis de droite, sur le plan de la société capitaliste où tout est marchandise et matière à profit. Le Parti radical cédera sur tous ses prétendus principes pour assurer l'existence de cette société ; pour faire vivre sa mère capitaliste malade, il écrasera ceux qui lui ont fait confiance.

Des principes ? Mais qui n'a cessé de protéger Chiappe, si ce n'est le radical Malvy ?

Des principes ? Daladier est aujourd'hui très « Front populaire » et partant, ami de l'U. R. S. S. Mais quand il était ministre de la guerre, en fin 1933, n'était-il pas farouchement partisan d'une entente avec Hitler et n'a-t-il pas, pour contrecarrer un rap-

prochement avec les Soviets, fait déclancher par le 2^e Bureau, une formidable histoire d'espionnage où une trentaine de soi-disant espions soviétiques furent mêlés, affaire qui devait, quelques mois après, sombrer dans le ridicule ?

Voilà des années qu'ils ont appris au peuple à se résigner ; ils dupent les travailleurs de ce pays. Par leurs promesses mensongères et leurs actes éhontés, ils sont les fourriers du fascisme. Celui-ci a eu beau jeu de dénoncer cette maffia. Ne laissons pas nos rangs se gangréner par elle. Si les dirigeants radicaux veulent vraiment se battre contre le fascisme, il y a assez de place dans les rangs, personne ne les en écartera. Mais pas de collaboration avec le Parti radical ! Pas de ministres bourgeois à notre direction ! Six mois de Front populaire, de collaboration parlementaire avec les radicaux n'ont abouti qu'à un bilan nul. Si l'on continue dans cette voie, c'est le fascisme qui en profitera. Il faut absolument et immédiatement renverser la vapeur.

Dans la lutte contre le fascisme, la réaction et la guerre, le prolétariat peut bien accepter l'aide des différents groupements petits-bourgeois (pacifistes, Ligue des Droits de l'Homme, etc.), mais des ententes pareilles ne peuvent avoir qu'une importance secondaire. Il s'agit, en premier lieu, d'assurer *l'unité d'action de la classe ouvrière elle-même* dans les usines, les quartiers ouvriers, les centres industriels, et il s'agit que la classe ouvrière mène la lutte directe pour les objectifs précis et par des moyens énergiques au lieu de faire confiance aux palabres parlementaires et aux déclarations éloquentes qui ne s'appuient sur rien d'autre que l'éloquence.

Tu veux du Pain ?

Ta ration a été diminuée par les mesures prises en vertu des pleins pouvoirs accordés à Laval, par toutes les voix bourgeoises dont celles des radicaux. De la bourgeoisie tu n'as rien à attendre de mieux ; aujourd'hui